

025	UTBM	Le Monde	29 mars 2018
	Service communication	Universités et grandes écoles	enseignement supérieur - universités de technologie

Des établissements hybrides, mi-universités, mi-écoles

Depuis longtemps déjà, Paris-Dauphine ainsi que les trois universités technologiques essaient de combiner le meilleur des deux mondes : la renommée d'une grande école et l'excellence académique

Crée au lendemain de mai 1968, l'université Paris-Dauphine a donné le coup d'envoi d'un nouveau type d'établissements universitaires, ancrés dans la recherche, mais faisant la part belle à la pluridisciplinarité et aux liens avec les milieux socio-économiques et s'autorisant la sélection. Un modèle « grande école ». Quelques années plus tard, cet établissement parisien a été suivi par l'université de technologie de Compiègne (UTC), fondée en 1972 et qui a elle-même fini par essaimer avec la création de l'UTT, à Troyes, en 1994, puis de l'UTBM, à Belfort-Montbéliard, en 1999. Il aura donc fallu plusieurs décennies pour que l'identité de ces établissements hybrides – qui revendiquent leur attachement à l'université et à la recherche, tout en étant membres de la Conférence des grandes écoles – finisse par s'affirmer. Le meilleur des deux mondes ?

En France, Dauphine peut paraître singulière. Pourtant, elle se rapproche d'une business school universitaire telle qu'on en trouve outre-Atlantique et outre-Manche. « Le modèle dauphinois, précise sa présidente Isabelle Huault, a des spécificités par rapport aux universités : la sélection, une plus grande autonomie, des pédagogies innovantes par petits groupes, des diplômes propres, des droits d'inscription plus élevés et modulés selon les revenus, la proximité avec les milieux socio-économiques... Sans rien céder sur la qualité de la recherche et sur la liberté académique. »

Classé grand établissement depuis 2004, Paris-Dauphine privilégie les études pluridisciplinaires (droit, mathématiques, informatique, économie, management, sciences sociales) autour des spécialités de l'établissement : les sciences de l'organisation et de la décision. Mais elle ne pratique pas une recherche utilitariste visant à multiplier les publications dans le but de mieux apparaître dans les classements : « Nous privilégions la qualité de l'environnement des chercheurs, mais nous ne rémunérons pas leurs publications, contrairement aux écoles de commerce », tranche Isabelle Huault. Au final, son excellence académique est reconnue : au classement de Shanghai, elle figure ainsi au 34^e rang mondial (et au 4^e rang français) en mathématiques.

Un modèle répandu dans le monde

Les universités technologiques, qui partagent beaucoup de ces caractéristiques, apparaissent elles aussi décalées dans un Hexagone où les écoles d'ingénieurs sont sur un piédestal. Leur modèle est pourtant la norme ailleurs, avec l'emblématique MIT américain, ou les Technische Universitäten allemandes, comme celle de Munich. « Nous sommes hybrides, mais nous demeurons une université pour bien des aspects, insiste Pierre Koch, directeur de l'UT de Troyes et président du

groupe UT, qui coiffe les établissements de Compiègne, de Troyes et de Belfort-Montbéliard. En première année, l'étudiant choisit les éléments de son cursus. Il est libre de construire son parcours par essai ou par erreur, et il se réalise au travers de son cursus. Celui-ci est libre et exigeant. C'est bien davantage qu'une formation professionnelle d'ingénieur. »

Les UT sont habilitées par la Commission des titres d'ingénieurs à délivrer ce diplôme. « Nous avons les attributs d'une université et d'une école d'ingénieurs », résume Ghislain Montavon, directeur de l'UT de Belfort-Montbéliard. Pour Philippe Courtier, directeur de l'UT de Compiègne, « une université de technologie, c'est une école extérieure aux universités ».

« Dauphine a des spécificités par rapport aux universités : la sélection, les cours en petits groupes, des droits d'inscription plus élevés... »

Isabelle Huault
présidente de Dauphine

tés, adossée à la recherche technologique ou à la recherche finalisée, ce qui ne veut pas dire qu'on n'y mène pas de recherche fondamentale, au contraire. Une école qui fonctionne comme une université, un régime parlementaire laissant une grande place aux conseils et à leurs élus. »

Point commun entre Dauphine et les trois UT : elles ont depuis leur création des liens avec leur environnement socio-économique et ont développé des pédagogies innovantes. L'université parisienne a été créée dans les locaux de l'ancien état-major de l'OTAN. N'y trouvant pas d'amphis en nombre, elle a mis dès le début sur l'enseignement en petits groupes. « A l'UTBM, nous ne formons pas des super-techniciens, mais des ingénieurs dans leur complétude, marchant sur leurs deux jambes : les sciences pour l'ingénieur, ainsi que les sciences humaines et sociales », souligne Ghislain Montavon.

Pour augmenter leur exposition notamment internationale, ces établissements participent au grand jeu des regroupements universitaires. Dauphine est membre de Paris sciences et lettres (PSL), aux côtés de l'Ecole normale supérieure, de l'Ecole supérieure de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris (ESPCI), de l'Ecole des mines ParisTech, de Chimie ParisTech et de l'Ecole nationale des chartes. Dans cet ensemble de 20 000 étudiants, ceux de Dauphine comptent pour moitié. « Ce n'est pas tant un enjeu de taille que de visibilité. C'est aussi l'opportunité de créer de nouveaux cursus pluridisciplinaires et de développer des coopérations scientifiques du meilleur niveau international », explique Isabelle Huault.

le contraire : en cinq ans, le nombre de candidats en premier cycle a crû de 50 % et de plus de 35 % pour le deuxième cycle. La sélectivité est perçue comme un gage de qualité de la formation. » Frédéric Mion se fait fort d'offrir un parcours universitaire « qui couvre bien les trois temps : premier, deuxième et troisième cycles », au cours desquels « l'engagement pour la recherche est au cœur de la politique d'établissement ».

Sept écoles professionnalisantes

Ce qui n'empêche pas que, en deuxième cycle, les étudiants découvrent que l'« université » Sciences Po abrite aussi... des écoles. Au nombre de sept, elles offrent un large choix de spécialisations professionnelles d'une durée minimale de deux ans : affaires publiques, affaires internationales, droit, journalisme, management et innovation, urbanisme.



« Sur la question de la taille, les universités technologiques sont aussi à mi-chemin entre les grandes écoles et les universités », relève Pierre Koch, directeur de l'université de Troyes, qui compte 3 200 étudiants. « La taille est un vrai paramètre pour le rayonnement européen, note Philippe Courtier, son collègue de Compiègne. En Europe, les universités équivalentes ont une taille significativement plus importante que la nôtre : celle de Munich compte environ 40 000 étudiants, dix fois plus

que l'université de Compiègne, et celle de Vienne 30 000. » Aujourd'hui, les trois universités technologiques pallient cette moindre taille en s'appuyant sur la synergie du groupe et en participant aux communautés d'établissements locaux : Sorbonne-Université pour Compiègne, l'université de Champagne pour Troyes, celle de Bourgogne-Franche-Comté pour Belfort-Montbéliard. Pour prendre une dimension européenne, il leur faudrait atteindre entre 10 000 et 15 000 étudiants chacune, évalue Philippe Courtier.

Faire cause commune

La première option serait d'augmenter les effectifs et d'élargir la palette des spécialités. A l'université de Compiègne, dont les ingénieurs sont très demandés sur le marché du travail, « nous pourrions doubler le nombre d'étudiants à qualité constante, mais il nous faudrait des directeurs et des enseignants », précise son directeur. L'autre piste serait de rapprocher, voire de fusionner tout ou partie des trois universités technologiques. En 2016, Troyes et Compiègne ont discuté d'une fusion au sein d'un grand établissement qui aurait compté près de 7 500 étudiants. En vain. C'est sous le toit du regroupement parisien Sorbonne-Université que Pierre Koch voit désormais une possibilité de faire cause commune. « L'horizon institutionnel serait que l'université de Troyes rejoigne celle de Compiègne en composant une faculté d'ingénierie au sein de Sorbonne-Université, esquisse-t-il. Mais ce rapprochement peut prendre des formes très différentes. Un tel mécanisme ne pourra se mettre en place que si des chercheurs ont des projets communs, ce qui se dessine par exemple dans les nanotechnologies. »

Sciences Po Paris joue la synthèse

« À SCIENCES PO, on aime mélanger les approches et croiser les regards. » Tout est dit en une maxime, mise en avant sur le site Internet de l'Institut d'études politiques de la rue Saint-Guillaume, à Paris. A Sciences Po, de fait, on aime se revendiquer comme une « université en sciences sociales », mais une université sélective, qui recrute sur concours et « sur critères d'excellence ».

Un engagement dans la recherche

Ses élèves appartiennent donc à une élite, mais une élite « ouverte à tous les talents ». Sciences Po figurant parmi les premiers établissements d'enseignement supérieur français « à avoir assumé sa responsabilité sociale en recherchant la diversité intellectuelle, géographique et sociale de ses élèves », souligne encore le site Internet de l'établissement. Résultat : 27 % de boursiers

et des élèves venus de près de 150 pays. De quoi croiser les regards...

La subtilité de cette double approche est clairement assumée par le directeur de Sciences Po, Frédéric Mion, qui vient d'être reconduit pour un nouveau mandat de cinq ans. « Nous sommes une université pour deux raisons, explique-t-il au Monde. D'abord, nous accueillons 13 000 étudiants, un nombre qui correspond davantage au modèle des universités qu'à celui des grandes écoles. Ensuite, et plus fondamentalement, le propre d'une grande école est d'offrir une formation limitée à un ou deux cycles, uniquement ancrée dans une perspective d'insertion professionnelle. Ce qui laisse de côté l'une des dimensions fondamentales de l'université, qui est la recherche. »

Le fait d'être une université sélective ne constitue en rien un frein à l'attractivité, affirme-t-il. « C'est même plutôt